

La Veille de Noel

(Suite de la 1er page)

bien se course doit être rapide. Les ceris que je dessine ont l'air d'être estropiés, je ne sais pas leur donner la vie qui semble animer celui-là."

Ces louanges ingénues du jeune enfant, et plus encore son enthousiasme pour la peinture, firent une vive impression sur l'étranger, qui lui dit en souriant : "Il paraît, d'après ce que j'entends, que tu es aussi un petit peintre ?"

— Hélas ! répondit Antoine, jusqu'à ce jour je me croyais non pas un petit, mais un grand peintre ; actuellement je m'aperçois bien que je ne sais rien du tout.

— Je voudrais bien voir tes dessins, reprit l'artiste ; je te rendrai visite un de ces jours, et tu me les montreras. Quels sont tes parents ? et où demeures-tu ?

— Je ne suis qu'un pauvre orphelin ; mais M. Grunewald le forestier m'a adopté.

— Tu es sans doute un parent, un neveu ou son petit-cousin ?

— Oh ! mon Dieu, non. Quand j'arrivai dans sa maison, je lui étais entièrement étranger ; mais ce digne homme et sa femme m'ont généreusement recueilli, et me traitent comme si j'étais un de leurs enfants.

— Cette bienfaisance leur fait honneur ; mais comment cela est-il arrivé ? Raconte-moi tout cela."

Antoine fit aussitôt le récit de sa vie tout entière ; l'étranger l'écouta avec intérêt, et quand il eut terminé, il s'écria : "Ce forestier et sa femme doivent être de bien braves gens : salue-les de ma part, et prévien-les que dès demain j'irai les voir pour les remercier, au nom de l'humanité, et la charité qu'ils ont montrée à ton égard."

L'étranger qu'Antoine avait ainsi rencontré dans la forêt se nommait Riedlenger ; c'était un peintre distingué, arrivé depuis plusieurs jours au château de Felssek pour y restaurer plusieurs anciens tableaux auxquels le prince attachait un grand prix :

Il profitait de cette occasion pour faire quelques excursions dans les montagnes et dessiner quelques-uns des beaux points de vue qui se rencontrent si fréquemment dans cette contrée. Dès le jour suivant il alla voir le forestier. Ces deux hommes se convièrent beaucoup et se lièrent promptement d'amitié. Le peintre demanda à voir les dessins de son jeune ami, que la mère ne cessait de lui vanter. Antoine, honteux et timide, lui disait : "Dispensez-m'en, monsieur, je vous en prie ; vous verrez qu'ils ne valent rien du tout." M. Riedlenger ayant insisté, Antoine apporta enfin ses petits chefs-d'œuvre. L'artiste les examina avec attention les uns après les autres, et plus d'une fois en souriant ; mais en somme il convint que, malgré des défauts assez nombreux, ils étaient mieux qu'il ne pouvait le prévoir ; ils devenaient surtout étonnants quand on savait que l'auteur n'avait jamais reçu de leçons de dessin.

"En vérité, dit-il, cet enfant a des dispositions remarquables : il y a en lui l'étoffe d'un peintre du premier ordre. Monsieur Grunewald, confiez-moi ce jeune garçon-là, je le formerai, et il nous donnera à tous deux de la satisfaction.

— C'est dit, répondit le forestier en frappant dans la main de Riedlenger en signe de consentement ; il y a déjà longtemps que je me creuse la tête pour savoir ce que je ferai de lui. Il va avoir quatorze ans ; il ne lui reste plus rien à apprendre dans l'école d'Echental ; il est trop compatissant pour devenir un chasseur comme moi, et il n'est pas d'une constitution assez robuste pour être militaire ; il a plutôt le caractère doux de sa mère que l'énergie de son père ; il faut pourtant songer à lui donner une profession quelconque. Si donc vous croyez pouvoir en faire un bon peintre, prenez-le en qualité d'élève ; mais auparavant j'ai besoin de savoir combien vous demandez pour cela.

— Ce que je demande, dit vivement le peintre, qu'il n'en soit pas

question. Vous m'avez le premier appris, par votre exemple, comment on doit agir envers un pauvre orphelin : une bonne action entraîne toujours d'autres ; elles s'enchaînent naturellement. Ainsi c'est bien décidé : aussitôt que j'aurai terminé mes travaux au château, j'emmènerai Antoine en ville, et je n'épargnerai aucun soin pour en faire un artiste de talent." Antoine tressaillit de joie.

Cependant, lorsque, quelques jours après la voiture du prince s'arrêta devant la maison du forestier pour venir le prendre, il versa bien des larmes amères. Son père adoptif le consola en lui disant : "Ne pleure pas, mon cher Antoine ; il n'y a pas loin d'ici la ville, nous irons te voir souvent, et jours de fête, veur nous rendre visite. Vous le lui permettrez, n'est-il pas vrai, monsieur Riedlenger ?"

— Oh ! oui, oui, très volontiers ; et même, si cela ne vous contrarie pas, je serai quelquefois du voyage. — Surtout, dit la mère, je te recommande de ne pas manquer de venir tous les ans passer les fêtes de Noël avec nous."

Après en avoir donné et reçu la promesse, on s'embrassa les larmes aux yeux. Antoine montra toute sa reconnaissance à ses parents adoptifs ; ceux-ci l'exhortèrent à honorer comme il le devait son nouveau maître, qui montrait pour lui des intentions si bienveillantes. Enfin Antoine partit avec le peintre, accompagné des bénédictions de ses parents et des tendres adieux de son frère et de ses sœurs.

L'excellent M. Riedlenger tint parole en tout point. Il trouvait d'ailleurs un véritable plaisir à initier aux connaissances de son art un élève qui montrait de si heureuses dispositions. L'un et l'autre rendaient de fréquentes visites au forestier, et même il leur arrivait quelquefois de rester plusieurs jours dans sa maison, s'amusant à fixer sur la toile les admirables paysages que leur offrait la forêt. Le peintre ne tarissait pas sur éloges qu'il faisait d'Antoine. "Entre nous, disait-il à Grunewald, mon élève surpassera de beaucoup son maître."

Quelques années plus tard, M. Riedlenger était encore venu passer les fêtes de Noël chez le forestier, avec Antoine, qui était devenu un jeune homme de très bonne mine. Après le souper, le peintre resta seul avec les parents adoptifs d'Antoine, lorsque les enfants se furent retirés pour aller jouir du repos. Le forestier et sa femme voyaient bien que M. Riedlenger avait quelque chose à leur communiquer ; enfin il s'expliqua en ces termes : "Tout ce que votre Antoine pouvait apprendre avec moi il l'a appris ; maintenant il faut, pour se perfectionner, qu'il voyage, qu'il aille en Italie. Sans doute cela coûtera de l'argent ; mais la chose en vaut la peine, et ce sera un capital bien employé ; je vous garantis qu'avec le temps ce que vous aurez dépensé rapportera de beaux intérêts."

"Il est vrai que les frais d'un tel voyage sont considérables et hors de proportion avec notre fortune à tous les deux ; mais voici ce que j'ai pensé : Antoine est bien en état de gagner quelque argent ; il est cependant nécessaire qu'on l'aide beaucoup, parce qu'il faut qu'il soit libre de son temps pour étudier son art et s'y perfectionner. Tout ce que je puis faire pour y contribuer, je le ferai avec grand plaisir. Encouragé par l'exemple de bienfaisance que vous m'avez donné, je me suis mis en tête de faire d'Antoine un peintre du premier ordre sans qu'il lui en coûte rien. Les divers ouvrages que cet intéressant jeune homme a déjà faits pour moi m'ont été très bien payés ; j'ai mis cet argent de côté, et je le destine à couvrir les frais de son voyage ; mais la somme n'est pas assez forte ; seriez-vous disposé à suppléer à ce qui manque encore ? Il serait beau de terminer ainsi une bonne oeuvre que vous avez si bien commencée." En disant ces derniers mots, le peintre tendit la main au forestier, espérant bien que son ami lui donnerait la sienne en signe

d'assentiment.

Le bon Grunewald, vivement touché de la bonne conduite et des prodigieux progrès de son fils adoptif, regarda sa femme, qui lui fit un signe de tête affirmatif. Le forestier alors toucha dans la main du peintre, en disant : "Eh bien ! oui, si la somme nécessaire n'exécède pas mes moyens, j'y consens ; mais vous savez que j'ai encore trois enfants, et que je dois aussi songer à leur avenir." On fit le calcul de ce que le voyage pourrait coûter, et l'on résolut à l'unanimité qu'Antoine se mettrait en route dès le commencement du printemps. Le lendemain, Antoine et son maître retournèrent à la ville.

Le forestier et sa femme firent pendant l'hiver tous les préparatifs nécessaires pour le voyage du jeune artiste. Le vieux Grunewald acheta du drap suffisant pour munir son fils adoptif d'une garde-robe décente et convenable. Il chercha sa malle de voyage, et la fit recouvrir à neuf d'une peau de daim. De leur côté, la forestière et ses filles se mirent à coudre et à filer avec assiduité pour préparer le trousseau du voyageur. Au commencement du printemps, Antoine vint encore passer quelques jours dans la famille du forestier, et pendant ce temps Grunewald lui donna longuement ses instructions pour le voyage, et les conseils dictés par la sagesse et la prudence. Il voulut aussi se charger lui-même d'emballer les effets de son cher Antoine. A chaque objet nouveau qu'apportait la forestière au moment où l'on arrangeait sa malle, Antoine sentait redoubler son émotion. "Oh ! de quels innombrables bienfaits vous me comblez, disait-il ; mes propres parents, s'ils vivaient encore, n'en feraient pas davantage." On adressa le bagage du jeune homme à un peintre distingué auquel M. Riedlenger l'avait recommandé ; car Antoine avait manifesté le désir de faire toute la route à pied. Chrétien, son frère d'adoption et son ami intime, avait eu soin de lui préparer une petite valise propre à contenir les effets indispensables et d'un usage journalier.

Enfin arriva le jour fixé pour le départ. Ils dînèrent tous ensemble pour la dernière fois : c'était une touchante fête de famille ; mais pendant le repas il régna un silence pénible et contraint. Le père le remarqua, et jetant les yeux autour de ce petit cercle, il dit : "Allons, mes enfants, ne soyez pas si tristes ; et toi aussi, bonne mère, sèche tes larmes. C'est ainsi que va le monde, et nous n'y pouvons rien changer ; les enfants, une fois qu'ils sont devenus grands, doivent voyager ; et vous aussi, mes filles, vous approchez de l'âge où il vous faudra quitter la maison paternelle. Cependant, et lors même que les montagnes les plus élevées et les plus profondes vallées nous sépareraient, nos coeurs resteront toujours unis. D'ailleurs, quelque triste que puisse être une séparation sur la terre, elle n'est que momentanée ; tôt ou tard nous nous retrouverons avec une joie ineffable et éternelle dans un monde meilleur."

Cet excellent homme parvint bientôt à égayer sa petite famille, il fit apporter une bouteille d'un bon vin qu'il gardait depuis bien des années. "L'écriture nous ordonne de donner du vin aux affligés," disait-il en riant ; et il but avec sa femme et ses enfants à la santé d'Antoine, à son bon voyage, au succès de ses études, et enfin à son heureux retour.

"Dieu le veuille !" dit le forestier ; et tous, élevant leurs verres, s'unirent à ces vœux bienveillants ; ils avaient les larmes aux yeux. Antoine, de plus en plus vivement ému, éleva aussi son verre. "C'est votre honneur que je dois désirer," disait-il ; et les larmes coulaient le long de ses joues. "O mes chers parents, quelle reconnaissance ne vous dois-je pas ! Que serais-je devenu sans vous ? Oh ! jamais je ne pourrai m'acquitter de tout ce que vous avez fait pour moi. Que Dieu veuille vous en récompenser, et me fournir les moyens de vous pro-

A MAMMOTH DISPLAY!

CHRISTMAS GOODS

'Tis sometimes difficult just to know what to give as a present at this festive season. A visit to our Six Full Stores will enable you to see many things useful, durable, pleasing and cheap.

First Store

Contains Clothing for Men, Boys and Children, and the noblest of Hats from New York and London. Three hundred square feet devoted entirely to Boots and Shoes. One of the nicest presents, at little cost, in this department, would be our new Slippers for Ladies, Gents and Children.

Second Store

Contains besides the largest stock of Ladies' Dress Goods, Sacques and Capes ever seen before in Summerside, also the most suitable presents for Ladies and Gents in Gloves, Mitts, Scarfs, Ties, Handkerchiefs, Belts and Belt Buckles, Jewelry, Gold and Silver Watches, Chains and Charms, Spectacles in Gold, Silver and Steel Frames. Also a special line of Silk Waists, Black and Colored,—just in. Our Cloth Department in this store contains English Serges, Vicuna and Worsted Suitings, Moncton, Oxford and Island Tweeds, and a full line of Overcoating in most up-to-date materials.

Third Store

Contains a fine array of Fur Coats, Robes, Ladies' Jackets, Mitts, Ruffs, Boas, Gannlets and everything in the line of Furs that would be attractive in much larger towns. Our MILLINERY ROOM is in this store, where the newest and most up-to-date Hats are shown.

Fourth store

Contains a dazzling display of Glassware, Crockeryware, Silverware and Japaneseware. This department must be seen to be appreciated. It contains more useful presents to the square foot than any other spot of P. E. Island. Here you will find Work-boxes, Shell-Boxes, Writing Desks, Albums, Photo Frames, Mechanical Toys, Gems in Japan, German and English China, Odd pieces to please the most fastidious, Bronze Ornaments, Gilt and Marble Clocks,—all sizes. A magnificent display of Phoenix Lamps for Parlor or Hall. Tea and Dinner Sets in variety.

Fifth store

Contains hundreds of useful articles, although only a sample is seen downstairs of our stock of FURNITURE covering 5000 square feet of floor space upstairs. Chairs of all kinds, New Tables, Hall Settees, Hall Stands, Sideboards, and Bamboo Goods in Easels, Music Stands &c., Children's Chairs, Churns, Washing Machine, Clothes Wringers, Crokinole Boards, Boys, Sleds &c.

Sixth store

Contains (WEST SIDE) a display of Silverware that will compare itself for variety and good quality at moderate prices. Three hundred pairs of SKATES to select from. Show cases with your choice for 25c. A rack full of Guns. Pocket Knives in every style and at all prices. Table Cutlery, Carvers and Forks in cases. Gilt and Nickel Sleigh Bells. Show cases with Sterling Silver goods at bargain prices. Violins and Accordions.

In the centre of this sixth store are shelves and tables loaded with TOYS of all kinds, from five cents to one dollar. This department should make more children happy than all the other departments combined.

(EAST SIDE) — THE GROCERY DEPARTMENT. No exaggeration to say that better display of this line of goods cannot be seen on the Island. Our Confectionery is pure, attractively gotten up, and cheap. All the varieties of Pure Essences, Candied Peels, Dried Fruits of all kinds ; Apples and Oranges ; showcases of Pure Chocolates ; showcases of Briar and other Pipes ; showcases of Persumery ; showcases of Brushes.

Bring along your GEESE, TURKEYS, POULTRY, BUTTER, EGGS, OATS, HAY, BARLEY WHEAT, BUCKWHEAT, POTATOES. Cash and highest prices for them all.

R. T. HOLMAN

Nov. 26th., 1904

combien mon coeur est pénétré de tous les bienfaits dont vous m'avez comblé !"

Ces paroles touchantes causèrent un attendrissement général. "Oui, mon cher Antoine, dit le forestier, je ne te le cache pas, et tu le sens toi-même, nous faisons beaucoup pour toi, et, en regardant mes autres enfants, je dirai presque que nous faisons trop ; mais je ne te le reproche pas, et je suis loin de m'en repentir. En effet, pour ce qui regarde ma femme et moi, il nous faut bien peu de chose ; déjà nos cheveux grisonnent, et pour le peu de temps qui nous reste à vivre, j'espère bien que Dieu ne nous laissera pas manquer de pain ; mais, mon cher Antoine, si quelque jour l'une de tes sœurs ou ton frère se trouvait dans le besoin, alors rappelle-toi comment nous avons agi envers toi, montre-toi recon-

naissant, et ne les laisse pas dans la peine. Donne-moi ta main, Antoine : n'est-il pas vrai que tu n'abandonneras pas ton frère et tes sœurs ?

(à suivre)

Vin des Carmes

Vin par excellence pour réparer les forces perdues et

FORTIFIER TOUS LES FAIBLES.

Bon pour tous les âges et les

DEUX SEXES,

LES MEILLEURS MEDECINS

Recommandent fortement le

Vin des Carmes

A. Toussaint & Cie.
QUEBEC

Are You Sick ?

If so you can remove the cause of your trouble and recover your health and happiness.

By the use of

Rival Herb Tablets

A true family medicine They are pleasant to take, effective and mild in their operation. The most stubborn diseases invariably yield to their searching influence.

For sale by NRIIL MCKINNON Summerside